

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA

GAZETTE DES FAMILLES

CANADIENNES ET ACADIENNES.

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 8. Ottawa, 1er Novembre 1877. No. 11.

M. l'Abbé E. GUILMET, Rédacteur-en-Chef.

La Gazette des Familles.

Nous informons les Abonnés de la *Gazette des Familles* que M. l'Abbé Ed. GUILMET, ci-devant rédacteur-proprétaire de cette intéressante Publication, vient de transporter à l'Administrateur du *Foyer Domestique* le droit de propriété littéraire de la *Gazette des Familles*, avec aussi la Liste des abonnements pour l'année 1877, et telle qu'elle se trouve à la date du 1er Septembre.

Nous prions les nombreux amis et protecteurs de cette œuvre de vouloir bien continuer d'accorder à cette Publication leur puissant patronage, et nous invitons tous ceux qui n'ont pas encore payé l'abonnement de l'année 1877 à bien vouloir nous adresser ce petit montant (\$0.60) au plutôt.

À commencer du 1er Janvier prochain, la *Gazette des Familles* sera publiée les 1er et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, composées de matières choisies, propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

En conséquence de cette amélioration et des frais de publication plus élevés de cette Revue, qui paraîtra alors deux fois par mois, le prix de l'abonnement sera de \$1.00 par année, payable d'avance, laquelle Publication formera au bout de l'année un beau volume de 384 pages de matières variées et intéressantes, tant par la quantité que par la qualité des travaux.

M. l'Abbé GUILMET continuera d'en être le rédacteur-en-chef.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent, que pour la rédaction, devra être adressée comme suit :

A Mr. l'Administrateur de la *Gazette des Familles*, Ottawa.

Les Abonnés qui n'auraient point reçu toutes ou quelques-unes des livraisons déjà parues pour l'année 1877, voudront bien nous en informer, afin d'y faire droit.

L'ADMINISTRATEUR.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

(Suite.)

XXIV.

L'Église et les Barbares.

§ 1ER.—ITALIE.

Les Grecs et, après eux, les Romains appelaient barbares les peuples qui ne parlaient pas leur langue et demeuraient en dehors de leur puissance et de leur civilisation.

On désigne plus particulièrement sous ce nom les hordes sauvages qui, vers le Ve siècle, sortirent des forêts de la Germanie, des steppes de la mer Caspienne et des extrémités de l'Orient, fondirent sur les provinces les plus riches de l'empire romain, y commirent des excès épouvantables et finirent par jeter bas le colosse.

Rien n'est intéressant et instructif, en même temps que lamentable, comme cette histoire de l'invasion des barbares. Il faut la lire à la clarté de la foi.

L'empire romain avait pesé de tout son poids sur l'univers entier. Pendant trois cents ans, il avait répandu le sang des martyrs. Même depuis Constantin, le nombre des empereurs et des magistrats persécuteurs était considérable. Après la cruauté des bourreaux et de

la foule, plus cruelle encore, lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise, il y eut le scandale permanent des hérésies et cette révolte continuelle de la pauvre raison humaine contre la loi de Dieu ; il y eut même parmi les chrétiens de tristes désordres de mœurs !

Le vieil empire païen devait être détruit. Les chrétiens corrompus devaient être châtiés. Le monde devait voir, une fois de plus, qu'il n'y a de salut, pour les sociétés comme pour les individus, que dans l'humble soumission de l'esprit et du cœur aux lois que le souverain législateur a bien voulu nous donner.

Dieu, qui gardait en réserve, pour ainsi dire, dans les forêts et les déserts, des populations sauvages, les lâcha sur l'empire romain. Par leur férocité, elles le châtièrent. Mais à côté, ou plutôt au-dessus de l'empire, elles rencontrèrent la grande figure de l'Eglise catholique. Cette figure leur imposa d'abord le respect, et sut, plus d'une fois, modérer leur soif de sang et de pillage. Elle fit plus : ces barbares, qui étaient presque tous païens ou ariens, elle les apprivoisa ; elle les rendit chrétiens, alors, la civilisation s'empara de ces tribus naguère sauvages, et nous donna ces peuples chrétiens qui, de Clovis à Charlemagne, de Charlemagne à S. Louis, de S. Louis, à Jeanne d'Arc, de Jeanne d'Arc à Bayard et à Condé, ont jeté sur l'histoire du monde, et particulièrement sur notre histoire nationale, un si vif éclat.

Pour mettre un peu d'ordre dans notre narration, examinons l'Eglise et les barbares, d'abord en Italie.

De la mort de Théodose (402) à l'avènement de Théodoric (496), il s'écoule presque un siècle, pendant lequel l'Italie et Rome en particulier furent continuellement submergés par les flots successifs des invasions.

Le premier qui nous apparaît est Alaric, roi des Visigoths, A un religieux qui essayait de l'arrêter : " Mon Père, répondit-il, ce n'est pas ma volonté qui me conduit. J'entends une voix qui me crie : Marche, et va saccager Rome."

Une première fois, cependant, et moyennant une énorme rançon, il consent à respecter Rome. Mais bientôt il revient : pendant trois jours, la ville est mise à feu et à sang.

Après Alaric, Attila, roi des Huns, qui s'intitulait lui-même le *Fléau de Dieu*.

Arrêté devant Paris par une bergère, sainte Gene

viève, comme nous le verrons plus en détail au chapitre suivant, devant Orléans par S. Aignan, devant Troyes par S. Loup, Attila se porte sur l'Italie, s'empare successivement des principales villes et vient assiéger Rome.

Le grand pape S. Léon se revêt de ses ornements pontificaux, va trouver le chef barbare. Contre toute espérance, celui-ci, vaincu par une force supérieure, se retire, non-seulement de Rome, mais de l'Italie. A côté du pontife, Attila a vu — il l'a déclaré — les puissants protecteurs de Rome, S. Pierre et S. Paul, qui l'obligeaient à se retirer.

Voici Genséric avec ses Vandales. Il arrive jusqu'à Rome, S. Léon obtient seulement que les habitants aient la vie sauvée et que l'incendie soit épargné aux édifices. Mais le pillage des églises, des palais, des habitations particulières fut horrible et dura quinze jours.

Enfin, Odoacre, roi des Hérules, mit fin à l'empire d'Occident, et, vingt ans après, le royaume d'Italie tombait entre les mains de Théodose, roi des Ostrogoths, ariens comme la plupart des autres barbares.

L'Europe va-t-elle donc devenir arienne ?

XXV.

L'Eglise et les Barbares,

§ 2. — LA FRANCE.

C'est une grande gloire pour la France d'avoir été choisie de Dieu pour arrêter ce mouvement qui semblait pousser les nations barbares vers l'arianisme et du même coup entraîner l'Europe vers la barbarie.

La plupart des peuples qui, à la fin du Ve siècle, envahirent les provinces de l'empire d'Occident étaient païens ou ariens.

Parmi les peuples païens, on distinguait les Franks, tribu belliqueuse et brave sortie des forêts de la Germanie et qui, sous la conduite de son chef, Clovis, s'était emparée d'une grande partie de la Gaule, Clovis avait épousé Olotilde, fille du roi des Burgundes; ceux-ci étaient ariens, mais la jeune princesse était catholique.

On vous a raconté plus d'une fois la grande influence que, par sa grâce, sa douceur et ses vertus, Olotilde acquit sur son époux à demi sauvage; comment,

les Allemands ayant envahi la Gaule, une rencontre eut lieu entre ceux-ci et les Franks à Tolbiac, près de Cologne. Déjà les Franks, moins nombreux, pliaient, lorsque Clovis, levant les yeux au ciel, invoqua le Dieu de Clotilde, promettant que, s'il obtenait la victoire, il croirait en lui, et se ferait chrétien avec tout son peuple.

Soudain, les Allemands s'enfuient, et Clovis, victorieux par l'intervention manifeste du Dieu des chrétiens, se fait instruire par S. Waast, évêque d'Arras, et S. Remi, évêque de Reims. Quelque temps après, à Reims, S. Remi le baptise, en lui disant ces mots que l'histoire a conservés, qui s'appliquent non-seulement au grand roi Clovis, mais à tout homme qui abandonne les régions de l'erreur et du péché pour la patrie lumineuse de la vérité et de la vertu : " Courbe la tête, fier Sicambre, brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé."

Trois mille hommes furent baptisés, en même temps que Clovis. Presque tous les Franks imitèrent bientôt cet exemple; et, seule des nations barbares complètement catholique, la France fut appelée la *filie aînée de l'Église*. Puisse-t-elle n'oublier jamais ni l'honneur de ce titre, ni les obligations qu'il entraîne!

" Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, a dit Notre-Seigneur, et le reste vous sera donné par surcroît." Clovis s'était fait chrétien par reconnaissance et pour tenir sa parole. Cela tourna en même temps au profit de sa puissance et de sa gloire. Les populations de la Gaule, presque toutes catholiques, et qui supportaient impatiemment le joug des Burgundes et des Visigoths ariens, se tournèrent vers le fils aîné de l'Église. Les Visigoths furent refoulés vers l'Espagne; les Burgundes se convertirent. Quand il mourut, Clovis était maître de la plus grande partie de ce beau pays que l'on appelle aujourd'hui la France.

Il serait injuste, à l'occasion des progrès du Christianisme dans notre patrie, en même temps que des glorieuses origines de notre nation, de nommer seulement Clovis.

S. Germain d'Auxerre, S. Waast d'Arras, continuaient œuvre de S. Hilaire de Poitiers et de S. Martin de Tours; par leurs prédications, par leurs vertus, par le don des miracles que Dieu leur départit, ces évêques sont les vrais fondateurs de la nationalité française.

Mais, comme Dieu aime à faire éclater sa puissance,

en employant pour les œuvres les plus grandes les plus chétifs instruments, à côté des rois et des évêques, nous ne serons que justes en nommant une humble vierge, une bergère, Ste. Geneviève, née à Nanterre, près Paris, et qui, avec Ste. Clotilde et Jeanne d'Arc, forme cet incomparable trio d'héroïnes dont la France est fière à si juste titre.

Bénie toute jeune par S. Germain d'Auxerre et S. Loup de Troyes, Geneviève, à plusieurs reprises, fut en butte à la calomnie. Mais toujours Dieu lui vint en aide, comme aux pontifes dont nous parlions tout à l'heure, il lui accorda même le don des miracles.

Le moindre assurément n'est pas cet événement merveilleux, en souvenir duquel Geneviève est demeurée, depuis quatorze siècles, la patronne de la capitale de la France.

Attila, roi des Huns, se dirigeait vers Paris. Les habitants effrayés parlaient de quitter la ville. Geneviève les rassura, tout en les engageant à prier et à faire pénitence. Attila se retira, sans entrer à Paris. Nul ne douta que cette retraite inespérée ne fût due à l'intercession de la sainte.

A la demande de Geneviève, Clovis fit construire, tout au haut de Paris, sur la montagne appelée, depuis, de Sainte-Geneviève, une basilique consacrée aux apôtres S. Pierre et S. Paul.

C'est dans l'enceinte de la nouvelle église, et près du roi Clovis, que fut enterrée Ste. Geneviève, qui mourut très-peu de temps après lui.

Avec le temps, cette église prit le nom de la sainte, et l'on y vénère encore ses reliques.

(A Continuer.)

LA MERE

MARIE DE L'INCARNATION.

(Suite.)

“ O ma chère sœur, écrivait la Mère de l'Incarnation, quel plaisir de se voir au milieu d'une troupe de femmes et de filles sauvages, dont les pauvres habits qui ne sont qu'un bout de peau ou de couverture, n'ont pas si bonne odeur que ceux des dames de France, mais dont la can-

leur et simplicité est si ravissante, qu'elle ne se peut dire ! Celle des hommes n'est pas moindre. Je vois des capitaines généreux et vaillants se mettre à genoux à mes pieds pour que je les fasse prier Dieu avant de manger : ils joignent les mains comme des enfants, et je leur fais dire tout ce que je veux. L'un d'eux me dit : — Nous n'avons pas encore d'esprit, mais nous en aurons quand nous serons instruits.

“ Le bon Victor Ouechkivé est un des meilleurs chrétiens ; ayant peu de mémoire, il oublie facilement ses prières : il n'en est pas de même de son oraison intérieure, car il est dans une attention continuelle à Dieu. Il s'en vient à la grille, et à la première de nous qu'il rencontre il dit : “ Hélas ! je n'ai point d'esprit ; fais-moi prier Dieu. ” Il a la patience de se faire répéter dix ou douze fois sa prière, et croyant la bien savoir, il retourne à sa cabane, où il n'est pas plutôt arrivé qu'il l'oublie. Il revient encore, puis les mains jointes, il confesse comme un enfant qu'il n'a pas d'esprit et prie qu'on recommence à l'instruire. Combien pensez-vous que cette ferveur est agréable aux âmes qui désirent la gloire de Dieu et le salut de ces pauvres sauvages ? ”

Voici un autre trait de vertu de Victor, c'est le Père Vimont qui parle :

“ Victor Ouechkivé s'étant confessé, raconta de quelle manière Dieu lui avait donné deux fois sa petite fille.

“ Tu vois ma petite fille, Dieu me l'a donnée deux fois. Etant cet hiver dans les bois pour faire notre grande phasse, elle tomba malade, de sorte que je n'attendais plus que la mort. Ma femme ne faisait que pleurer : tes armes, lui dis-je, ne sauveront pas notre enfant ; ayons recours à Celui qui nous l'a donnée, et prions-le qu'il nous la donne encore une fois.

“ Ils se mirent tous deux à genoux et firent cette prière : Toi qui as tout fait et qui conserve tout, c'est toi qui a créé cette enfant et qui nous l'a donnée ; elle est malade, tu peux la guérir ; guéris-la donc, si tu veux : si elle vit, elle croira en toi ; elle t'obéira quand elle sera grande. Si tu ne veux pas la guérir, je ne laisserai pas de croire en toi ; je n'en dirai pas davantage, car tu es le Maître, fais ce que tu voudras. Le lendemain, disait le bon néophyte, ma fille était en aussi bonne santé que tu a vois maintenant.”

La Mère de l'Incarnation dit de son côté : " Nous habitons un quartier où les Montagnais, les Algonquins, les Abenaquionais et ceux de Saguenay viennent s'arrêter; tous veulent croire en Dieu et lui obéir; n'y a-t-il pas là de quoi mourir de joie ? Un des leurs, baptisé depuis peu, a plus fait que cent prédicateurs. Dans un voyage à Tadoussac, il emporta tous les cœurs pour les faire acquiescer à la doctrine que prêchait le Père Lejeune. On voyait prêcher deux apôtres en même temps, l'un jésuite, l'autre sauvage, chrétien depuis six mois seulement.

" J'ai vu ce bon Charles se mettre à genoux devant des images que je lui avais données, prier avec tant d'ardeur et dans un si profond recueillement qu'il semblait ravi en extase. C'était lui qui gardait le Père Lejeune, de crainte que quelque ennemi de la foi ne l'abordât. — Mon Père, lui disait-il un jour, je porte mon pistolet pour te garder, et je ferai autant de pas que toi."

Joseph Chionatenhoux, regardé comme l'un des apôtres indigènes du pays, était à Québec lors de l'arrivée des Ursulines, et il fut converti à cette époque. De retour dans son pays, " il va hardiment de bourg en bourg, dit la vénérable Mère, prêchant avec une éloquence *du paradis*. Ses compatriotes, sachant qu'il ne pouvait avoir cette science naturellement, étaient comme en extase en l'entendant parler. Il leur disait : Ah ! si vous saviez la charité qui est parmi ceux qui croient en Dieu vous ne resteriez pas comme vous êtes. Encore qu'ils ne se soient jamais vus, ce n'est qu'un cœur et qu'une âme. Je fus ravi l'an passé à Québec, à l'arrivée d'un vaisseau où il y avait des filles vierges vêtues de noir, qui, pour l'amour de nous, sont venues en ce pays. Les unes prirent des filles montagnaises qu'elles faisaient manger avec elles et à qui elles donnaient de beaux habits; les autres qui étaient habillées d'une autre couleur, prirent les malades qu'elles assistaient et veillaient jour et nuit. A leur arrivée, on fit tant de fêtes, que vous eussiez dit que tous ceux de Québec n'étaient qu'un. Oh ! que nous sommes éloignés de cela ! Nous vivons comme des bêtes et ne savons ce que c'est que la parfaite charité, laquelle ne se trouve qu'avec ceux qui croient en Dieu."

Voici ce que dit l'un de ses autres élèves de la vénérable Mère : " Augustin, ayant été catéchisé, ne voulut

jamais partir pour la chasse qu'il ne fût lavé des eaux du saint baptême. Je l'interrogeai longtemps sur les mystères de notre sainte religion, et j'étais ravie de l'entendre et de voir qu'il en avait plus de connaissance que des milliers de chrétiens qui font les savants : c'est pour cela qu'on le nomma Augustin. Durant son séjour à la chasse, il fut contraint de demeurer avec ceux de sa nation, qui est l'une des plus immorales. Ils lui donnèrent de grands sujets d'exercer sa foi et sa patience ; mais quoi qu'ils lui pussent dire, ils ne l'ébranlèrent jamais, et il ne laissa pas sa prière, point sur lequel on le combattait. Lorsqu'il fut de retour pour la fête de Pâques, je lui demandai comment il s'était comporté. — Ah ! me dit-il, le diable m'a grandement tenté. — Et que faisais-tu pour le chasser ? — Je tenais en main le chapelet que tu m'as donné, et je faisais le signe de Jésus (le signe de la croix), puis je disais : Aie pitié de moi, Jésus, c'est toi qui me soutiens, chasse le diable afin qu'il ne me trompe point. — Ainsi ce bon néophyte demeura victorieux de ses ennemis visibles et invisibles."

Le Père Lallemant raconte à son tour les traits suivants, pour montrer à quel degré de vertu pouvaient arriver ces pauvres sauvages instruits et dirigés par des religieuses.

Un Huron, nommé Jean-Baptiste, voulant aller à la chasse, et voyant qu'un Français refusait de lui donner quelques vivres qu'il avait achetés, se sentit ému et laissa échapper quelques paroles d'impatience. S'apercevant aussitôt de sa faute, il va pour trouver son confesseur ; ne l'ayant pas rencontré et ne voulant pas partir avec un péché sur la conscience, il court aux Ursulines et demande la Mère Marie de Saint-Joseph. La voyant à la grille, il lui dit ces quatre paroles : Marie, tu diras à mon confesseur quand il sera de retour : Jean-Baptiste a péché ; il s'est mis en colère, il en est grandement fâché ; il se tiendra sur ses gardes pour ne plus retomber. Cela dit, il s'en va sans autre cérémonie. Arrivé à Sillery, il apprend que son confesseur est de retour à Québec ; il va le trouver sans délai, se confesse, fait sa pénitence, se rembarque dans son canot et part pour la chasse.

Un autre Huron allant voir de temps en temps cette bonne Mère Saint-Joseph, lui dit un jour : Marie, mes camarades veulent me mener à la chasse, donne-moi conseil que dois-je faire ? — Comme il n'était pas encore

baptisé, la Mère lui répondit : Si tu désires être bientôt baptisé, demeure, afin d'être mieux instruit. Si tu n'es pas pressé de jouir de ce bonheur, tu peux aller à la chasse. — Je ne suis pas venu parmi les Français, reprit-il, pour amasser d'autres richesses que celles de la foi ; voilà l'unique trésor que je veux remporter en mon pays. Il resta et ne manqua pas un seul jour, durant quatre mois de venir voir la Mère Ouarie (c'est ainsi que les Hurons prononcent le nom de Marie, leur langue n'ayant pas de lettres labiales)."

Nous ne pouvons reproduire tout le bien que firent au Canada les pieuses et infatigables Ursulines, mais ce que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur suffit pour donner une idée de leur zèle et de la manière dont il fut béni par l'efficacité de la grâce. Cependant, on en parla peu en France ; on n'en connut même qu'une très faible partie : car ces humbles filles ne se prêtaient guère à publier les résultats de leurs travaux apostoliques, ainsi qu'on en peut juger par ces lignes de la Mère de l'Incarnation au Père Vimont.

"Je vous envoie quelques détails pour satisfaire à l'obéissance. J'ai eu de la difficulté à m'y résoudre, parce que si l'on voulait dire tout ce qui peut donner de l'édification chez nos filles sauvages, ce ne serait jamais fait. Vous savez d'ailleurs le gros de ce qui a lieu. Vous savez mieux que moi si Dieu peut être glorifié dans les petits services que lui rendent ses servantes en la personne des pauvres petites filles sauvages. Je sens bien que nous ne sommes nullement satisfaites de tout ce que nous faisons, n'étant que des personnes inutiles, moi très-particulièrement, comme vous le savez bien. C'est ce qui me faisait souhaiter que vous ne fissiez aucune mention de nous. Il suffit que Dieu qui est notre Père, sache avec quel amour nous servons nos néophytes. C'est assez que Lui seul connaisse ce qui se passe en cette petite maison, sans qu'il soit produit aux yeux des hommes. Nous sommes trop heureuses que nos fatigues se passent à la vue de notre Maître, qui est si bon, qui nous fait espérer le pardon de nos fautes."

On communiquait pourtant aux Jésuites les faits les plus remarquables : mais la vénérable Mère se plaint ailleurs qu'on en retranchait en France beaucoup de choses. Le libraire-imprimeur Cramoisy, de Paris, supprimait souvent les plus belles pages, dit l'annaliste du couvent.

Il arriva de là, que plusieurs relations publiées par les RR. PP. Jésuites ne dirent rien ou peu de choses des Ursulines, ce qui fournit prétexte à quelques pamphlétaires de dire qu'elles étaient inutiles au Canada. Dom Claude en ayant informé sa mère, celle-ci lui répondit en lui énumérant longuement les travaux de la communauté, puis elle ajoute :

“Voilà les fruits de notre petit travail, dont j'ai voulu vous dire quelques particularités, pour répondre aux bruits que vous dites que l'on fait courir en France que les Ursulines sont inutiles en ce pays. Nos Révérends Pères et Mgr. notre Prélat sont ravis de l'éducation que nous donnons à la jeunesse. Ils font communier nos filles dès l'âge de huit ans, les trouvant aussi instruites qu'elles le peuvent être. Si l'on prétend que nous sommes inutiles parce que la relation ne parle point de nous, il faut dire que Mgr. notre Prélat est inutile, que son Séminaire est inutile, que le Séminaire des Révérends Pères est inutile, que MM. les Ecclésiastiques de Montréal sont inutiles, et enfin que les Mères Hospitalières sont inutiles, parce que les relations ne disent rien de tout cela. Et cependant c'est ce qui fait le soutien, la force et l'honneur même de tout le pays. Mon très-cher fils, ce que nous faisons en cette nouvelle église, est vu de Dieu et non pas des hommes; notre clôture couvre tout, et il est difficile de parler de ce qu'on ne voit pas.”

Cette humble réserve que gardèrent les Ursulines explique en partie le peu de justice que l'on rendit à leurs travaux; mais si l'on se rappelle qu'à l'époque de leur départ elles furent l'objet d'une foule de critiques, et que bien des personnes se mêlèrent de prédire qu'elles seraient bientôt ramenées en France par le désenchante-ment, on comprendra les motifs d'une certaine hostilité qui dut se manifester à leur égard. Les auteurs de ces prédictions malveillantes ne voulaient pas se dédire; leur amour-propre y mettait obstacle, il fallait donc trouver quelque prétexte pour pouvoir soutenir qu'on avait eu raison. Après avoir attendu en vain leur retour en France, on dut se rabattre sur l'inutilité prétendue de leur mission; c'était une méprisable consolation d'amour-propre blessé, dont toute personne judicieuse aurait dû tenir compte.

(A continuer.)

LITTÉRATURE.

Ce que peut souffrir une Mère.

HISTOIRE VÉRITABLE.

Il faisait extrêmement froid dans les derniers jours du mois de janvier 1841. Les rues de la ville d'Anvers avaient pris leurs vêtements d'hiver et resplendissaient d'une éclatante blancheur. Pourtant la neige ne tombait pas en moelleux flocons, et ne réjouissait pas l'œil en s'éparpillant capricieusement comme un léger duvet; au contraire, rude comme la grêle, elle fouettait bruyamment les vitres des maisons closes avec soin, et le souffle piquant du nord renvoyait bientôt près du poêle embrasé la plupart de ceux qui se risquaient sur le seuil de leur demeure.

Malgré la rigueur du froid, et bien qu'il ne fût que neuf heures du matin, on voyait, grâce au vendredi (1), circuler beaucoup de monde. Les jeunes gens s'efforçaient de se réchauffer en accélérant le pas, les bons bourgeois soufflaient dans leurs doigts en claquant des dents, et les ouvriers se frappaient le corps à tour de bras.

En cet instant une jeune femme traversait lentement la rue de la Boutique, dont elle devait bien connaître les habitudes, car elle allait d'une maison d'indigents à l'autre et ne sortait d'aucune sans qu'une expression de douce satisfaction se peignit sur ses traits. Un manteau de satin, doublé de chaude ouate sans doute, enveloppait sa taille élégante; un chapeau de velours encadrait son gracieux visage et ses joues, légèrement empourprées par la vivacité de l'air. Un boa s'enroulait autour de son cou, et ses mains se dissimulaient dans un manchon charmant. Cette jeune dame, qui paraissait d'une condition aisée, touchait au seuil d'une maison dans laquelle elle semblait près d'entrer, lorsqu'elle aperçut à quelque distance une dame qu'elle connaissait;

(1) Jour de marché à Anvers.

elle s'arrêta devant la porte de la pauvre demeure jusqu'à ce que son amie fut à quelques pas d'elle, et s'avancant alors à sa rencontre avec un doux sourire, elle lui dit :

— Bonjour, Adèle, comment vas-tu ?

— Assez bien, et toi ?

— Dieu merci, je me porte bien et suis plus heureuse que je ne pourrais te le dire.

— Pourquoi cela ? Il me semble que le temps n'est pas si agréable ?

— Il l'est pour moi, Adèle. Je ne suis pas levée depuis une heure et j'ai déjà visité vingt maisons de pauvres. J'y ai vu une misère, chère Adèle, mais une misère à briser le cœur. La faim, le froid, la maladie, le dénûment..... C'est inouï. Oh ! je m'estime heureuse d'être riche, car c'est une bien douce jouissance que de faire le bien !

— On dirait que tu vas pleurer, Anna ! Je vois des larmes dans tes yeux ; ne sois donc pas si sensible. Assurément les pauvres gens ne sont pas si à plaindre cet hiver ; vois que de distributions on fait. Charbon, pain, pommes de terre, tout est donné en abondance. Hier encore j'ai souscrit pour cinquante francs, et je te dirai que j'aime mieux laisser répartir mon argent par d'autres qu'aller moi-même dans toutes ces vilaines maisons

— Adèle, tu ne connais pas les pauvres. N'en juge pas par ces vilains mendiants déguenillés, qui considèrent la quête des aumônes comme un bon métier, et déchirent et souillent avec intention leurs vêtements pour inspirer l'horreur ou la pitié. Viens avec moi, je te montrerai des ouvriers dont les habits ne sont pas en lambeaux, dont le logis n'est pas un bouge malpropre, et dont la bouche ne s'ouvrira pas pour demander, mais seulement pour remercier et pour bénir. Tu verras l'horrible faim peinte sur leurs traits, le pain noir et glacé dans les doigts engourdis des enfants, les pleurs de la mère, le sombre désespoir du père..... Oh ! si tes yeux contemplent ce muet tableau d'affliction et de souffrances, quelle céleste joie ne trouveras-tu pas à changer tout cela avec un peu d'argent..... Tu verras les pauvres petits enfants se pendre à ta robe en dansant, la mère te sourire en joignant les mains, le père égaré par la joie de la délivrance, presser dans ses mains ossesuses ta douce main et la baigner de larmes brûlantes. Toi aussi, Adèle,

tu verseras alors des larmes de bonheur et tu ne déroberas pas tes mains à leurs mains, si rudes qu'elles soient. Vraiment, Adèle, le souvenir de pareils moments m'émeut trop !

Tandis qu'Anna esquissait ce tableau d'une voix touchante et profondément émue, son amie n'avait pas prononcé un mot, pas même une de ces paroles brèves, une de ces exclamations qui témoignent de la sympathie de celui qui écoute. L'émotion d'Anna avait passé toute entière en elle, et lorsque son amie fixa les yeux sur elle, elle la vit tirer un mouchoir de son manchon pour essuyer deux grosses larmes qui allaient s'échapper de ses yeux. — Anna dit-elle, je vais visiter les pauvres avec toi. J'ai assez d'argent sur moi. Consacrons toute la matinée à de bonnes œuvres. Oh ! que je suis contente de t'avoir rencontré.

La bonne Anna contempla son amie avec émotion ; son visage exprimait assez combien elle se trouvait heureuse d'avoir procuré une bienfaitrice de plus aux pauvres. Suivie d'Adèle elle entra, quelques pas plus loin dans une maison où elle savait trouver des malheureux. La maison sur le seuil de laquelle elle s'était arrêtée en voyant s'approcher son amie, était oubliée. C'était pardonnable d'ailleurs, jamais elle n'y était entrée ; et si elle se proposait de le faire, c'était uniquement pour s'assurer s'il ne s'y trouvait pas quelque pauvre famille à elle inconnue jusque-là.

II. Dans une chambre de la maison devant laquelle la bienfaitrice Anna s'était arrêtée un instant, habitait en effet une famille infortunée. Quatre murs nus y étaient les seuls et muets témoins de souffrances et de douleurs inouïes, et la vue du déchirant spectacle qui s'y montrait, remplissait le cœur non-seulement de tristesse, mais aussi d'un certain sentiment de haine contre la société. L'air y était aussi froid que dans la rue et une humidité glaciale y pénétrait à travers les vêtements ; dans le foyer brûlait un maigre feu, alimenté par des débris de meubles que léchaient de temps en temps des flammes tremblotantes. Un enfant malade âgé d'un an à peine, était

couché dans un lit placé au milieu de la chambre ; son visage blême, ses petits bras amaigris, ses yeux enfoncés dans l'orbite faisaient présumer avec raison que la pauvre créature irait bientôt réclamer une place au Stukenberg (1). Assise sur une lourde pierre auprès de l'enfant, une femme encore jeune cachait ses yeux sous ses mains. Ses vêtements, bien que formés d'étoffes dont le temps avait altéré la couleur, ne portaient pas le cachet de cette indigence qui implore ouvertement l'assistance ; au contraire, une exquise propreté et de nombreuses mais presque imperceptibles reprises attestaient le soin avec lequel cette femme s'efforçait de dissimuler sa misère.

De temps en temps un soupir s'échappait de sa poitrine oppressée, et des larmes se faisaient jour à travers les doigts qui cachaient ses traits. Cependant, au moindre mouvement de l'enfant elle levait la tête en tremblant, contemplant en sanglotant et avec une morne terreur ces joues flétries, ramenait la couverture sur ses membres glacés et retombait ensuite, pleurante et désespérée, sur la pierre.

Le plus profond silence régnait dans ce lieu de désolation, et ce silence n'était troublé que par la neige qui fouettait les vitres et par les hurlements du vent dans la cheminée.

Depuis quelque temps la femme paraissait assoupie, l'enfant n'avait pas bougé, et elle n'avait pas levé la tête ; elle semblait même ne plus pleurer, car les larmes avaient cessé de briller entre ses doigts. La chambre était comme un tombeau qui a reçu ses hôtes et qui ne doit plus se rouvrir.

Tout-à-coup une voix faible, venant du côté du foyer, murmura :

— Maman, chère maman, j'ai faim !

Celui qui faisait entendre cette plainte était un petit garçon de cinq ou six ans, accroupi dans le coin de la cheminée, et tellement ramassé sur lui-même auprès du feu, qu'on eût eu peine à l'apercevoir. Il tremblait et grelottait comme s'il eût eu la fièvre, et avec plus d'attention on pouvait entendre ses dents claquer de froid.

Soit que la femme n'eût pas entendu sa plainte, soit qu'elle fût dans l'impossibilité de satisfaire à sa demande, elle ne répondit pas et demeura dans son immobilité.

(1) Cimetière d'Anvers.

Le mortel silence se rétablit un instant, mais bientôt la voix de l'enfant s'éleva de nouveau :

—Chère maman, disait-il, j'ai faim. Oh ! donnez-moi un petit morceau de pain !

Cette fois la femme leva la tête, car la voix de l'enfant était déchirante et frappa son cœur de mère comme un coup de couteau. Un feu sombre étincela dans son regard ; on y pouvait lire son désespoir.

—Cher petit Jean, répondit-elle, en fondant en larmes, tais-toi, pour l'amour de Dieu ! Je meurs de faim moi-même, mon pauvre enfant, il n'y a plus rien à la maison.

—Oh mère ! je souffre tant !... un tout petit morceau de pain, n'est-ce pas ?

Le visage de l'enfant avait en ce moment une expression si suppliante, les angoisses de la faim étaient si profondément empreintes sur ses traits pâles et blêmes, que la mère bondit comme si elle allait commettre un acte de désespoir ; elle plongea une main tremblante sous la couverture du lit, en retira un petit pain, et revint vers l'enfant :

—Tiens, Jean, dit-elle, j'avais gardé ceci pour faire de la bouillie à ta pauvre petite sœur, mais je crains bien qu'elle n'en ait plus besoin, l'innocente agneau !

Sa voix se brisa, son cœur maternel débordait de douleur. Dès que Jean vit, comme une étoile de salut, le pain briller à ses yeux, ses lèvres s'humectèrent de convoitise, les muscles de ses joues frémirent, il s'élança, les deux mains avant et saisit le pain comme le loup saisit sa proie.

La mère revint à l'enfant malade, le considéra un instant et retomba épuisée sur la pierre.

Saisi d'une joie inexprimable, le petit garçon porta avidement le pain à sa bouche et y mordit avec fureur, jusqu'à ce qu'il en eût dévoré un peu plus de la moitié ; alors, il s'arrêta soudain, contempla plusieurs fois le morceau d'un regard de désir, le porta à sa bouche à maintes reprises, mais n'en mangea plus. Il se leva enfin, s'approcha lentement de sa mère, la secoua par le bras pour la tirer du sommeil dans lequel elle semblait plongée et lui tendant le morceau de pain, il dit d'une voix douce :

—Chère petite mère, tiens ! j'ai gardé un petit morceau pour notre Mariette. J'ai encore grand faim et grand mal, mais grand-papa reviendra, j'aurai sûrement une tartine, n'est-ce pas, Maman ?

La malheureuse femme enlaça l'excellent enfant dans ses deux bras et le serra tendrement sur son sein ; un instant après, elle le laissa glisser de ses genoux sans s'en apercevoir et retomba dans son premier abattement. Jean s'approcha tout doucement de sa sœur, déposa un baiser sur la joue amaigrie de la petite malade et dit — Dors encore, chère Mariette ; puis il revint auprès du feu, s'accroupit de nouveau sur le sol et demeura silencieux.

C'est alors que la généreuse Anna s'arrêta sur le seuil de la misérable demeure en voyant venir de loin son amie.

Une heure entière s'écoula sans que la mère infortunée sortit de sa douloureuse rêverie. Elle aussi avait faim, elle aussi entendait le cri impérieux de l'organisme épuisé, et d'affreuses souffrances déchiraient ses entrailles. Mais elle était assise auprès d'un lit de mort, elle attendait avec angoisse l'heure épouvantable où elle, mère, verrait son enfant râler et mourir. Pouvait-elle songer à ses propres maux ? Non ! une mère est toujours mère ; heureuse ou misérable, riche ou pauvre ; il n'est pas de sentiment plus profond, de passion plus vaste que celle qui attache une femme à son enfant, et ce sentiment, cette passion est d'autant plus fervente et plus entière chez celles qui savent combien de soins, d'angoisses et de sueurs leurs enfants leur ont coûté.

Les pauvres surtout savent cela !

A dix heures, la mère et l'enfant tressaillirent en même temps, comme mus par une mystérieuse impulsion. Elle s'élança de la pierre, lui du foyer, et tous deux s'écrièrent ensemble :

— Ah ! voilà ton père, Jean !

— Ah ! voilà papa, mère !

Un sourire joyeux donna une nouvelle expression à leur physionomie. Ils avaient entendu le bruit d'une voiture s'arrêter à la porte, et se précipitèrent au-devant de celui qu'ils attendaient, mais un homme entra brusquement dans la chambre avant qu'ils n'en eussent atteint le seuil. Tandis qu'il secouait la neige de ses épaules, Jean avait saisi une de ses mains et s'y suspendait comme s'il eût voulu amener son père plus avant. L'homme avait tendu l'autre main à sa femme, et la contemplait avec une profonde tristesse. Enfin il dit en soupirant :

—Thérèse, nous avons du malheur, femme ! Depuis le matin je me suis tenu avec le *bac à moules* aux environs du chemin de fer, et je n'ai rien gagné ! Vois-tu, Thérèse, tu me croiras si tu le veux, mais je voudrais être mort !

Quelque impuissantes que fussent les paroles du pauvre homme à exprimer sa douleur, celle-ci n'était pas moins cuisante. Sa tête s'affaissa avec découragement sur l'épaule ; ses yeux se fixèrent obstinément sur le sol ; on voyait à ses poings crispés, on entendait au craquement de ses doigts, que les convulsions du désespoir secouaient violemment ses nerfs.

La femme, oubliant ses propres souffrances à la vue des tortures qu'endurait son mari, lui jeta les bras autour du cou et répondit en sanglotant.

—Oh ! François, tais-toi..... cela ne durera pas toujours va ! Ce n'est pas ta faute que nous soyons si malheureux !

—Père, père, cria le petit garçon, j'ai faim, aurais-je une tartine maintenant ?

Ces paroles jetèrent l'ouvrier dans une affreuse agitation ; tous ses membres frémirent, ses regards tombèrent avec une sorte de fureur sur le petit garçon qu'il fixa avec une expression si farouche et si sauvage que l'enfant, épouvanté et pleurant, se réfugia au coin du foyer et cria de là en fondant en larmes :

—Oh ! cher petit papa, je ne le ferai jamais !

Sans être délivré du trouble effrayant qui agitait son âme et son corps, l'ouvrier s'approcha du lit, considéra d'un œil encore dur la petite mourante, qui leva encore vers son père ses yeux voilés.

—Thérèse, s'écria-t-il, je ne puis le supporter plus longtemps. C'est fini, il fallait bien que cela arrivât enfin !

—Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, qu'as-tu ?

L'ouvrier, dans le cœur duquel une lutte suprême venait de s'achever, se calma subitement, et comprenant l'anxiété qu'avaient causée à son excellente femme, ses exclamations, il lui prit la main et dit avec abattement :

—Thérèse, tu le sais, femme, depuis que nous sommes mariés, j'ai toujours travaillé ; jamais je n'ai laissé passer un jour sans pourvoir à tes besoins et à ceux de nos enfants. Faut-il donc, dix années après, de rude travail, être réduit à mendier ? Faut-il que, ce pain toujours gagné à la sueur de mon front, j'aie maintenant

le demander de porte en porte ? Thérèse, je ne pourrais le faire, dussions-nous mourir tous de besoin et de misère. Vois-tu, je rougis de honte quand j'y pense. Mendier ? Non, il nous reste quelque chose qui nous donnera du pain pour quelque temps. Cela me fait de la peine, femme, mais je vais faire vendre notre bac à moules au marché du vendredi. Peut-être aurai-je de l'ouvrage pendant le temps que ce peu d'argent nous soutiendra ; nous épargnerons alors pour acheter un nouveau bac. Attends encore une petite demi-heure, et je vous apporterai à tous de quoi manger.

Le bac à moules était l'unique instrument au moyen duquel le brave ouvrier pouvait gagner son pain ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il prit avec tant de tristesse la résolution de le vendre ; la femme ne fut pas moins affligée que lui par ce projet extrême ; mais son cœur maternel la pressait de venir au secours de ses enfants ; aussi approuva-t-elle le dessein de son mari, et elle répondit :

— Oui, va au marché du vendredi et vends le bac à moules, car notre pauvre petit Jean se meurt de faim ; moi-même je me soutiens à peine sur mes jambes et ce pauvre et innocent agneau qui est là à gémir..... Oh ! que n'es-tu déjà un ange dans le ciel, mon enfant bien-aimé !

Les larmes recommencèrent à couler ; cette secousse pareille à celle qu'il avait déjà ressentie ébranla le corps de l'ouvrier, et ses poings se crispèrent de nouveau avec un craquement. Il se contint cependant, et franchit la porte, en proie à un violent désespoir.

Bientôt on entendit le bruit d'une charrette poussée avec rapidité, et ce bruit ne tarda pas à s'éteindre dans l'éloignement.

(A Continuer.)

ESQUISSE MORALE.

L'Inepte.

On peut classer les hommes sous ces deux étiquettes ; — Gens qui pensent ; — Gens qui ne pensent pas.

Attique et Bèotie.

Cette double nature se trouve en tous lieux ; mais

on conviendra que l'esprit hottentot de différer, quant à la forme, de notre esprit européen ; et qu'aussi le crétin des Alpes a son cachet particulier au milieu de toutes les imbécillités du globe.

Même diversité sur une moindre échelle. La province, sans doute, a ses niais et ses beaux-esprit ; mais Paris a les siens, collection d'indigènes ou de naturalisés.

Paris, d'abord, est le cerveau du corp social ; cerveau composé d'un million de fibres, et d'où la pensée, dont la province même a pu fournir les élémens, rejaillit à celle-ci, remoulée, transfigurée, comme un métal sort du creuset, statue, colonne, cadenlabre, de lingot qu'il était.

Et, d'autre part, il est convenable que l'entassement de si nombreuse inepties doit enfanter des prodiges de stupidité.

Tels sont les résultats moraux que notre but est d'esquisser. Nous nous bornerons, cette fois, à la catégorie des non-penseurs.

Je ne sais qui a dit que la bonté est la qualité de ceux qui n'en ont aucune. Le mot est dur, mais il est vrai souvent. Et c'est dommage. De là vient l'épithète de *bon enfant*, dont on se sert pour qualifier certains obtus.

J'ai connu, véritablement, une foule de ces braves gens pour qui le premier venu est un ami, un intime, un maître, un propriétaire. Espèces d'hommes à roulettes qui vont dès qu'on les pousse, où on les pousse, commes on les pousse. Ont-ils quelque fortune : voyez comme elle fond ! Le matin, par exemple, ils prêteront cent louis à l'inconnu qu'ils rencontreront la veille ; le soir ils solderont la carte du diner auquel on les convia le matin.

De plus, ce sont les *grooms*, ce sont les nègres de tout le monde. Dites un mot, ils porteront vos lettres, allumeront votre feu, brosseront vos habits.

Que si au milieu de la rue, il vous arrive en gesticulant de leur donner du poing dans le visage ; que si, dans quelque foule, vous leur fourrez le coude bien avant dans les côtes, ou que dans un salon, vous posiez lourdement votre pied sur le leur ; oh ! alors, vous ne sauriez croire à tout leur embarras ! Ils prendront au plus tôt l'initiative des regrets et vous demanderont un *million* de pardons.

O altitudo !

Voilà, pour l'ordinaire, l'origine de leurs liaisons. C'est par quelque bonne taloche que commencent leurs affections les plus tendres.

Eh bien ! ces excellentes, ces délicieuses gens, qui pousseraient la philanthropie jusqu'à cirer vos bottes, sont tous d'une effrayante absurdité. Sciences, beaux-arts, littérature, industrie, politique, tout leur demeure indifférent. Ils ont l'étrangeté d'habitants de la lune, qu'une commotion volcanique nous aurait expédiés de la veille.

Avec cela, pour peu qu'ils sachent votre nom, ils vous accrochent au passage comme une borne au fiacre. Le seul moyen d'éviter le choc, c'est de faire un détour ; et fouette cocher ! vous en serez quitte pour un coup de chapeau. Mais si vous souffrez qu'ils vous abordent, je vous plains. Ces gens-là sont gluants à force de bonté ; ils se collent à vous pour toute la journée.

Tel est l'építome de l'excessive bonhomie, de la bêtise succulente ; plante indigeste et sans parfum qui végète, il est vrai, sur toute la surface de notre civilisation, mais qu'à Paris seulement vous trouverez aussi saillante et pullulante. C'est que là, même, le chevalier d'industrie, ce dernier précepteur de l'humanité, est plus savant, plus abondant qu'ailleurs.

Au surplus, le total de l'ineptie parisienne se forme encore de bien d'autres zéros.

Le Farceur.

Le farceur possède une foule de petits talents de société. Il escamote fort agréablement, devine la carte que vous pensez et commence à faire le ventriloque. Il sait par cœur son *Mayeux* ; porte une chaise avec ses dents, tient un fardeau à bras tendu et marche sur ses mains, tête en bas, pieds en l'air. C'est un virtuose en fait de grimace : il contrefait, à vous y tromper, *mylord Pouf* qu'on n'a jamais vu. Il connaît douze sortes d'accents ; il jappe, il miaule, il glousse et reproduit avec succès le son de la scie. Il conserve de plus les bonnes traditions de la *Bourbonnaise* ; il déclame son *Orosmane*, chante le *Point du jour*, avale de la fumée du cigare, et joue du flageolet avec l'une de ses narines. Il ne lui manque plus que d'avaler des couleuvres. Personne encore n'attache avec plus d'art un sabot à la queue d'un chien.

Et pourtant ce n'est là que son moindre mérite.

Vous savez que la baleine, le crocodile, tout animal a son ennemi-né, autre animal qui, par instinct, le suit, poursuit, attaque, et tue. Eh bien ! votre animal persécuteur, à vous, homme paisible, c'est le *farceur*.

Le *farceur* !..... sa vie se passe entière à chagriner la vôtre.

Il vous meurtrit les doigts en vous donnant la main ; il vous entrave quand vous passez ; il a caché l'objet dont vous avez besoin ; il retire la chaise où vous allez vous asseoir ; il saupoudre de crins les draps de votre lit, et vous ferme à la clef quand vous êtes pressé.

Le *farceur* ! Il vous croque en charge avec des oreilles d'âne, une trompe d'éléphant, et des cornes de cerf ; il y met votre nom et vous affiche ainsi.

Il double de papier vos lunettes ; il verse du poudron dans votre tabatière, vous décore le dos d'une queue de papier, et garnit d'une épingle votre siège ordinaire.

Au spectacle, il se mouche dans le plus beau moment. Dans la foule, il vous pousse et s'écrie indigné : "Mais ne poussez donc pas !" Dans la rue, vous tenant par le bras, il vous fait regarder en l'air, et vous conduit alors contre un tas de gravois, vous dirige sous la gouttière ou vous force à marcher au milieu du ruisseau.

Même enjouement, même finesse, dans ses plaisanteries d'homme à homme.

— "Ah ! ça, vous criera-t-il, que faites-vous donc ici ? Mais Monsieur un tel vous attend ! — Merci ! — Vous arrivez... Il y a huit jours que Monsieur un tel est parti pour le Canada."

Etes-vous marié : il vous dit d'un ton grognard : "Eh ! mon Dieu, mon Dieu ! vous l'êtes comme tous les autres, et puis d'ailleurs..... on sait ce qu'on sait !"

Enfin son silence même, le silence du *farceur*, est une chose abominable. Sait-il quelque secret à quoi tienne votre fortune, votre honneur peut-être, ne comptez pas qu'il vous le dise. Vous aurez beau le conjurer. — Bah ! bah ! je suis bien aise de vous intriguer un peu. — Nous verrons demain, après-demain, l'autre semaine."

"Oh ! le *farceur* !!! C'est la bête des bêtes : c'est la bête malfaisante. C'est un homme à jeter par la fenêtre.

Conversion d'un jeune Protestant.

Le jour où le jeune docteur protestant, Albert Hetsch, partait pour la France, au moment où il faisait à sa famille ses derniers adieux, l'un de ses frères, protestant et resté très attaché au protestantisme, lui remit, on ne sait dans quelle pensée, une médaille de la Sainte Vierge: "Tiens, lui dit-il avec un sourire, cela te portera bonheur." Albert accepta cette médaille. Pendant qu'il la mettait machinalement sur lui, l'idée du Catholicisme se présenta tout-à-coup à son esprit, mais dans un éclat et une force extraordinaire. Tout ce qu'il avait pu connaître de notre religion, ce qu'il en avait appris dans sa première jeunesse de quelques bouches catholiques, ce qu'il en avait pu saisir dans les hasards et les décousus de ses dernières conversations d'étudiant, toutes ces vérités déposées sans doute, mais oubliées dans les profondeurs de sa mémoire, surgirent comme par l'effet d'une secousse divine, et vinrent s'offrir, je ne dis pas assez, s'imposer dans une lumière aussi impérieuse que subite à son regard ébloui.

Il ne ressaisit point ces vérités comme il avait pu les connaître, une à une, isolées, sans ordre. L'action de Dieu, qui me paraît ici évidente, se prêta à ses habitudes d'esprit, à son besoin de synthèse; elle lui fit embrasser d'un coup-d'œil, en même temps que les principaux points de la doctrine catholique, le lien qui les unit et leur merveilleux enchaînement.

"Tout d'un coup, nous dit-il, ma pensée embrassa le système de la foi catholique, j'en compris la justesse, je saisis la connexion de ses parties et l'harmonie de ses différents dogmes. Je vis tout cela avec une clarté, avec une évidence telle que ma conviction fut instantanée et entière."

Voilà le premier éclair de Dieu dans cette âme.

Il avait aperçu, si je l'ose dire, la face spéculative de la vérité, face rayonnante de beauté et qui l'avait ravi. Il fallait qu'un autre travail lui en montrât le côté pratique et lui fit sentir la nécessité de l'appliquer à sa vie.

Dieu allait encore mettre la main à cette œuvre.

La circonstance qu'il choisit est singulière et nous montre bien, une fois de plus, cette sagesse toute puissante qui, suivant le langage de l'Écriture, se joue dans

ses œuvres et sait faire, quand il lui plaît, de l'obstacle un moyen, et de ce qui est ténèbres une source de lumière.

Un soir, quelques amis du jeune docteur l'invitent à venir assister à un bal, au bal masqué du Grand-Opéra. Sa première réponse est un refus. On insiste, on fait valoir tout ce qui pouvait l'intéresser; le séduire, la musique, les décors, l'orchestrique, autrement dite la danse, partie importante de sa science favorite, la science du beau. " Il faut que tu voies cela une fois en ta vie."

Après de longues hésitations il cède.

Il nous a plusieurs fois raconté l'impression extraordinaire que fit sur lui l'aspect subit de cette salle immense, embrasée et flamboyante de l'éclat de milliers de lustres, cette foule dansante sous la bigarrure de ses costumes et le faux éclat de ses oripeaux, cet orchestre dont l'harmonie puissante, dont le rythme passionné semblait l'âme de toute cette foule, et l'animait de ses transports.

Au lieu de l'éblouir et de l'enivrer, cette scène le troubla et le saisit d'une involontaire mélancolie. Ce févreux tumulte, cette splendeur factice, ces délires qui allaient durer quelques heures devinrent pour lui l'image de notre vie fragile, insensée. Sa pensée émue se transporta comme celle du poète, " à ce dernier moment d'un spectacle où l'on stationne malgré soi, en attendant que la foule se soit écoulée, quand la salle est déjà vide, que les lustres s'éteignent, que les lampes fument, que la scène se dénude avec un horrible fracas des décorations, et que les ombres et les silences, réalités sinistres, s'étendent sur cette scène, tout à l'heure illuminée et retentissante d'illusions."

Il était plongé dans cette grave et mélancolique rêverie lorsque l'orchestre commença un morceau de Strauss, qu'il appelait le galop infernal. Dans cette composition très-animée et connue, si je ne me trompe pas, sous le nom de " *Storm*, l'Orage," il y a toute une suite de sons saçcadés de la foudre. La voix aigue de la trompette, qui dans ce chœur imite les retentissements du tonnerre, réveilla le jeune docteur comme en sursaut.

En entendant ces sons étranges, en voyant cette foule qui, obéissant à l'orchestre, est emportée dans le mouvement de la ronde finale comme dans un tourbillon, l'idée du dernier des jours se présenta à son esprit avec

tout ce que lui donnent de plus saisissant les grandes images bibliques, la trompette de l'archange qui réveille les morts, toutes les générations sortant de leurs tombeaux et poussés devant le tribunal suprême, la sentence dernière qui juge toutes les vies et met fin à toutes les agitations humaines.

Sous le coup de toutes ces images, il ne comprend pas seulement cette vérité : " la figure du monde," il en a le sentiment ; tout ce qu'il a aimé, les arts, la science, la gloire, les joies les plus pures de la vie et ses biens les plus nobles, il les voit s'écouler, fondre en quelque sorte entre ses mains. Un cri en ce moment s'échappe de son âme : il faut laisser tout cela, il faut s'attacher à quelque chose de plus solide, à ce qui demeure, à l'éternelle vérité.

Le lendemain du jour où ce cri était sorti des profondeurs de son âme, il entendait la messe dans l'église de St. Sulpice, à la chapelle de la Sainte Vierge, et y promettait de se faire catholique.

Loterie de St. François du Lac.

Nous voyons avec plaisir que le tirage des lots de cette loterie aura lieu le 20 décembre prochain. Nous félicitons les directeurs de cette loterie, de leur succès. La nécessité de l'établissement auquel doivent retourner les profits de cette loterie est trop bien comprise par les populations, pour que nous nous étonnions des succès qu'elle a remportés dans la vente de ses billets.

Nous espérons que MM. les directeurs ne seront pas déçus par les rapports de leurs agents, et que le tirage des lots aura lieu au jour fixé.

L'idée d'un hôpital au chef-lieu d'un comté, comme d'un couvent de filles dans chaque paroisse rencontrent trop les intérêts de nos populations, et de semblables institutions favorisent trop le goût de l'instruction, dans les campagnes pour que nous restions froids à l'appel de MM. les Directeurs de la loterie de Saint François du Lac.

C'est une œuvre nationale en même temps que religieuse ; chacun peut y mettre la main, sans obérer ses affaires et contribuer au succès complet de cette entreprise.

Nous engageons donc tout le monde à acheter au moins un billet de cette loterie dont le prix est de 25 cents.

Les lots quoique considérables pour leur valeur ne sont pas assez nombreux pour que chaque porteur de billet puisse en gagner un mais tout le monde peut y prétendre.

Et quelque soit le résultat du tirage personne n'y aura perdu, puisque l'offrande d'un chacun ira au profit de la religion et de la société.

SOCIETAS

Chiniquy dévoilé.

M. Court, un protestant de Montréal, a publié, il y a déjà quelque temps, une brochure contre M. Chiniquy, qu'il maltraite poliment. "Des 115 personnes, dit-il, que M. Chiniquy dit avoir attachées à une église de Montréal, les deux tiers au moins sont absolument indignes d'appartenir à l'église du Christ; 400 autres "convertis" sont d'une respectabilité plus que douteuse; et des 6,900 ou 7,000 noms qui ont été publiés dans le *Witness* comme ayant abjuré la foi catholique, un vingtième au moins sont indignes même du nom de Protestant. On vous le dit tous les jours, on n'a jamais vu un véritable catholique tourner le dos à la vérité, pour embrasser la doctrine des sectes. Pourquoi êtes-vous toujours si friands des mauvais sujets que le pape jette pardessus sa clôture? Vous les gobez avec un tel empressement que vous en avez des indigestions."

MEMORIAL NECROLOGIQUE.

Révé. Sœur St. Gabriel.

Encore un vide, un deuil profond et douloureux pour la Communauté du Bon Pasteur de Québec qui vient de perdre un de ses membres distingués dans la personne de la Révé. Mère Sœur St. Gabriel, née Anne Magher.

La *Gazette des Familles*, qui va partout, doit, il me semble, une mention spéciale à une existence aussi utile, aussi bien remplie, quoique toujours enveloppée avec soin sous les saints voiles de la modestie. Mais la vertu a des parfums enivrants, qui répandus dans le silence de l'humilité, ajoutent encore à sa douceur et à sa suavité.

C'est lundi, le 22 octobre, que succombait à une congestion de poumons, notre regrettée maîtresse. Depuis longtemps déjà sa santé délabrée ne permettait plus à son zèle de s'exercer dans les différentes charges de la maison. On la confina dans l'infirmerie espérant qu'un repos complet la ranimerait bientôt. Mais non ; la Providence l'avait désignée à la Parque, et les soins pressés qu'on prodigua à la malade furent vains. Heureusement, cette fidèle exécutrice trouva la servante de Dieu calme et même désir use de voir finir son exil, et c'est dans un de ces saints transports d'amour qu'elle moissonna cette vie précieuse, et l'enleva au ciel sans doute au milieu des larmes de ses sœurs éplorées.

Quelque consolante qu'ait été cette mort, la Communauté sent vivement la perte qu'elle a faite, car la Révérende Sœur St. Gabriel était un membre qui l'honorait autant par sa capacité que par la douceur de ses vertus.

Fut-il un caractère plus conciliant, un cœur plus tendre, un esprit plus agréablement irlandais, une âme plus sympathique. On trouve rarement ces qualités réunies ailleurs que dans ces asiles de piété et d'innocence.

Succéssivement missionnaire à Chicoutimi, à Fraserville, à St. Sylvestre et à Champlain, elle sut toujours, dès son arrivée dans ces différentes missions, s'attacher les élèves par la délicatesse de ses procédés, et l'attention bienveillante qu'elle portait à chacune.

O vous, chères compagnes de ces différents lieux, vous qui m'êtes inconnues mais qu'un même lien d'affection unissait à cette chère maîtresse, joignez-vous à moi pour offrir à la Communauté en deuil, l'hommage de notre profonde sympathie avec l'assurance du souvenir de reconnaissance que nous rappellerons aussi du Père des Miséricordes pour celle dont nous pleurons la perte, mais qui jouit déjà, nous en avons la ferme confiance, de la présence de son bien-aimé. Oui, nageant dans les délices, abîmée dans la contemplation des attributs de Dieu, elle éprouve à la fois ce que sa gloire a de plus ravissant, sa tendresse de plus aimable et son amitié de plus doux. Jouir, adorer, bénir et exalter sans cesse l'Éternel, et cela au milieu d'un océan de béatitude, aux accords d'une musique pleine de la plus suave harmonie, de cantiques et d'hymnes perpétuels d'actions de grâces, voilà sa constante occupation.

O amante fortunée de l'Époux, dont le triomphe et l'ivresse ne connaîtront d'autre fin que de jouir de l'éternité, priez et priez pour nous qui géissons dans cette vallée de larmes, exposés que nous sommes à toutes les décharges de la tempête. Répandez sur nous un rayon de la lumière dont le Seigneur se plaît de vous inonder afin que nous marchions fidèlement dans la voie que nous trace l'adorable Providence, sur la terre pour la posséder un jour au ciel, éternel rendez-vous auxquels les élus convoquent leurs frères exilés.

Mlle. Elisabeth Olivier.

Lundi, le 29 octobre dernier, avaient lieu à Joliette les funérailles de Mlle. Elisabeth Olivier, fille aînée de l'Hon. A. Olivier, Juge de la Cour Supérieure.

A 9 heures, le convoi se mettait en marche. Les demoiselles du couvent, sous la direction des Sœurs de la vénérable mère Bourgeois de la congrégation Notre-Dame, la précédaient. Le char funèbre était suivi par les membres de la famille; l'Hon. L. A. Olivier, père de la défunte, ses fils et MM. Masse, P. A. de Vecchio, J. B. Chapdelaine, Gravel et L. Trudeau, et d'un convoi nombreux.

Mesdemoiselles M. de Lanaudière, L. Boucher, N. Hénauld, M. L. Baudoin, Turgeon, Mélançon, Godin et Renaud portaient les coins du poêle.

Toute la population de Joliette et des environs s'était empressée de se rendre pour témoigner à la famille, les sympathies dont elle l'honore et les regrets qu'a fait naître une mort aussi prématurée.

L'église était décorée à l'intérieur de tous les insignes qui, dans notre sainte religion, expriment un grand deuil et de grands regrets.

Un chœur nombreux, sous la direction de M. H. Baudoin, chantait un service funéraire.

La veille, le dimanche, M. le curé Lajoie a fait au prône, dans les termes les mieux sentis, un éloge de la regrettée défunte.

Les étudiants de l'Université Victoria, dont M. Louis Olivier, fils de l'hon. juge suit les cours, avaient envoyé une députation pour présenter des résolutions de condoléance et de sympathie à la famille.

Dame Elie Martineau.

A Saint Roch de Québec, le 26 octobre dernier, à l'âge de 56 ans, est décédée Dame Marie - Claire Charland, épouse de Elie Martineau, Ecr. Cette pieuse dame a rendu son âme à Dieu après une longue maladie soufferte avec la résignation la plus chrétienne et la patience la plus héroïque.

Durant sa cruelle maladie, toutes ses pensées étaient pour Dieu et ses aspirations pour le ciel. Lorsqu'il lui arrivait, parfois, de faillir sous le poids de la douleur; un regard sur le Crucifix qu'elle avait toujours sous sa vue ranimait son courage et lui donnait la force que Dieu accorde à tous ceux qui souffrent pour lui.

Heureuse mère! elle est éteinte au milieu de sa famille, munie de tous les secours de l'église. Elle laisse pour déplorer sa perte, un époux, cinq enfants et un grand nombre de parents et d'amis qui en garderont longtemps le précieux souvenir.